Le mûrier de Shakespeare ou la gloire en débat : le jubilé de Stratford-upon-Avon (1769) et ses répercussions polémiques

Jean-Louis Haquette

▶ **To cite this version:**

Jean-Louis Haquette. Le mûrier de Shakespeare ou la gloire en débat : le jubilé de Stratford-upon-Avon (1769) et ses répercussions polémiques. Bulletin de l'association Guillaume Budé , 2004, 1 (2), pp.56-69. 10.3406/bude.2004.2161 . hal-02899122

HAL Id: hal-02899122
https://hal.univ-reims.fr/hal-02899122

Submitted on 24 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - ShareAlike 4.0 International License

per
sqe

Bulletin de l'Association
Guillaume Budé

Le mûrier de Shakespeare ou la gloire en débat : le jubilé de Stratford-upon-Avon (1769) et ses répercussions polémiques

Jean-Louis Haquette

Citer ce document / Cite this document :

Haquette Jean-Louis. Le mûrier de Shakespeare ou la gloire en débat : le jubilé de Stratford-upon-Avon (1769) et ses répercussions polémiques. In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé, n°2,2004. pp. 56-69;

doi : https://doi.org/10.3406/bude.2004.2161

https://www.persee.fr/doc/bude_0004-5527_2004_num_1_2_2161

Fichier pdf généré le 10/12/2019

BY: $ = creative commons

LE MURIER DE SHAKESPEARE OU LA GLOIRE EN DÉBAT : LE JUBILÉ DE STRATFORD-UPON-AVON (1769) ET SES REPERCUSSIONS POLÉMIQUES.

La préface de Le Tourneur à sa traduction de Shakespeare est passée à la postérité pour offrir une des premières occurrences en français du mot romantique. Mais elle contient aussi un compte-rendu intéressant du Jubilé célébré à Stratford-upon-Avon à la gloire de Shakespeare, en 1769. [1] Ces festivités, qui eurent en Europe un retentissement important, sont un bon exemple des manifestations culturelles liées à la gloire du poète, elles permettent de saisir les enjeux de ces expressions symboliques. Elles furent en effet l'un des exemples majeurs de célébration publique de la gloire d'un écrivain au XVIII[e] siècle, établissant en quelque sorte un nouveau type de triomphe poétique, écho lointain du couronnement de Pétrarque au Capitole. Reçues en France avec enthousiasme par un certain nombre d'hommes de lettres, elles déchaînèrent cependant l'hostilité du cercle voltairien, qui y vit un affront fait à la gloire du maître de la tragédie. Cette polémique est elle aussi significative des luttes symboliques pour l'autorité littéraire.

L'origine du jubilé est complexe : ces manifestations furent l'objet de longues tractations entre la ville de Stratford et l'acteur David Garrick, chacun voulant y trouver le meilleur compte à moindres frais. Les comptes rendus diffusés par la presse européenne furent assez éloignés de la réalité de ces négociations. Ils montrent bien comment le discours de la gloire est une fiction idéologique, qui se saisit d'une réalité pour la rendre signifiante. Les édiles de Stratford voulaient obtenir sans bourse délier une statue de Shakespeare pour orner la façade de leur nouvel hôtel de ville. Ils eurent l'intelligente idée de s'adresser à Garrick, dont le succès dramatique était tout entier lié à Shakespeare. Celui-ci, qui avait déjà consacré un temple à Shakespeare dans son jardin de Hampton, accepta

1. Jacques Gury a réédité ce texte : Pierre Le Tourneur, *Préface du Shakespeare traduit de l'Anglois*, Genève, Droz, T.L.F, vol. 379, 1990.

Persée creative commons

d'offrir une statue à la ville et voulut donner tout son éclat à ce don, en organisant des festivités autour de sa remise solennelle [2]. Le discours symbolique entourant l'événement transparaît bien dans le compte rendu de Le Tourneur, lui-même inspiré par la version « officielle » anglaise, fournie par un ami de Garrick [3] ; il crédite la population de Stratford tout entière de l'idée du Jubilé. Cette reconstitution symbolique donne une place importante au mûrier de Shakespeare.

• Le mûrier de Shakespeare

Cet arbre poussait dans le jardin de la maison de Shakespeare à Stratford. Le propriétaire, un certain chanoine Gastrell, lassé du flot de visiteurs qui voulaient en emporter des rameaux, le fit abattre. Un charpentier ingénieux racheta le bois, dont il fit faire des objets-souvenirs à la gloire de Shakespeare. La municipalité offrit d'ailleurs à Garrick un médaillon sculpté à l'effigie du dramaturge quand elle lui remit la citoyenneté d'honneur. Le Tourneur s'attarde à décrire la réaction de la population de Stratford :

> Hommes, femmes et enfants sont consternés à la nouvelle de cette espèce de sacrilège. L'ancienne Rome n'eut pas été plus alarmée d'apprendre que les feux de Vesta étaient éteints. Dès que les premiers frémissements d'étonnement et d'horreur furent passés, une indignation générale s'empara de tous les esprits : vengeance fut le cri de la ville ; on s'attroupe, la maison est investie ; tous d'un œil attendri contemplent ce tronc renversé gisant sur la terre ; tous jurent de venger le grand homme qui le cultiva et d'immoler le coupable à sa mémoire. [4]

La narration de Le Tourneur commence par l'anecdote du mûrier, mineure dans l'origine historique du Jubilé, pour donner à cet événement une portée symbolique. Elle permet d'abord d'insister sur la vénération de la population de Stratford pour le dramaturge. Cette insistance s'inscrit dans le mouvement de naissance du mythe shakespearien en Angleterre,

2. Christian Deelman a consacré un ouvrage bien documenté à l'histoire du Jubilé. Il est cependant purement historique, et n'interprète pas les événements de 1769. *The Great Shakespeare Jubilee*, Londres, 1964.

3. Benjamin Victor, *History of the Theatres of London and Dublin*, vol III, Londres, 1771.

4. « Jubilé de Shakespeare », *Préface du Shakespeare traduit de l'anglais*, p. xix.

analysé par Michèle Willems [5] et Michael Dobson [6]. Parallèlement à un renouveau critique, la réception de Shakespeare au XVIII[e] siècle est, en effet, marquée par la naissance de tout un folklore populaire.

Mais le mûrier a une autre signification, que Le Tourneur développe évidemment. Il est un emblème de la gloire de Shakespeare, et sa transformation en reliques est alors le signe même de la propagation de la renommée du dramaturge :

> Lorsqu'il voyait croître et s'élever la jeune tige, il était loin de prévoir que son arbre, chéri de la nature et respecté par le temps deviendrait un jour l'objet d'une espèce de culte religieux ; qu'après sa chute il servirait encore à répandre sa gloire et que les parcelles de son bois, plus précieuses que les diamants, seraient consacrées à porter de toutes parts le nom et les traits du poète immortel qui l'avait planté. Ce mûrier grandit, étendit ses rameaux sur l'asile du poète et fut comme le présage et l'emblème des progrès de la renommée de Shakespeare dans les générations suivantes. [7]

Cet arbre lié à un poète renvoie clairement, pour le public cultivé de l'époque, au laurier de Virgile, qui poussait à côté de sa tombe présumée à Naples. Le site était particulièrement connu : il a été de nombreuses fois représenté par les peintres, tous les voyageurs étrangers s'y rendaient en pèlerinage. Chateaubriand, par exemple, enverra à Fontanes des feuilles du laurier [8]. Shakespeare se trouve ainsi implicitement mis au même rang que l'auteur latin.

Le laurier est d'ailleurs une des plantes dont l'association avec la gloire est la plus ancienne, depuis la couronne décernée aux jeux olympiques jusqu'aux triomphes des généraux romains, en passant par la gloire des poètes. Il dénote la pérennité de la renommée glorieuse, qui comme le laurier, doit demeurer toujours vivace. Le mûrier est l'équivalent britannique du laurier antique, dont il reprend les significations.

De façon caractéristique, le Jubilé s'inscrit ainsi dans la tradition de la gloire antique tout en s'en démarquant. Cette tension est représentative de l'idéologie culturelle du milieu litté-

5. *La Genèse du mythe shakespearien*, Paris, 1979.
6. *The making of the National Poet*, Oxford, Clarendon Press, 1992.
7. « Jubilé », p. xv
8. Cf. E. et R. Chevalier, *Iter Italicum : les voyageurs français en Italie*, 1979.

raire anglais dans le dernier tiers du XVIII[e] siècle : elle est marquée par la revendication d'une singularité britannique, qui refuse la doctrine classique, mais reprend certains de ses schémas. Le Tourneur l'utilise à ses propres fins : faire entrer Shakespeare dans le panthéon littéraire.

• Le modèle antique

Les spectateurs des festivités eurent aussi tendance à les rapprocher du modèle antique. Ils en firent, dans leurs témoignages, un *revival* de célébrations antiques, alors que les manifestations, la récitation de l'ode de Garrick mise à part, étaient plus sociales que littéraires : aucune représentation théâtrale n'eut lieu, mais il y eut un bal masqué, un feu d'artifice, un course de chevaux, et plusieurs dîners. Boswell écrit cependant :

> Le Jubilé qu'on vient de célébrer pour ce Génie, attirera, j'en suis persuadé, l'attention, non seulement de tous les rangs de la société sur cette île, mais aussi celle des gens cultivés et intelligents dans toutes les parties de l'Europe. Que fut donc le Jubilé de Stratford ? Ni une farce, ni une rodomontade, contrairement à ce qu'ont voulu nous faire croire nombre des ennemis jaloux de notre Roscius, mais une célébration élégante et vraiment antique de la mémoire de Shakespeare, ce poète illustre que tous les âges futurs admireront, comme le monde l'a fait jusqu'à présent. Ce fut vraiment une idée antique, une pensée grecque d'instituer une fête si splendide en l'honneur d'un barde. [9]

Même écho en France : Suard écrit à Garrick « Oh que j'ai regretté de n'être pas à Stratford sur Avon quand vous y avez célébré le jubilé de Shakespeare : c'était une fête digne de l'ancienne Athènes. » [10]

9. « This celebrated jubilee of Genius which I am persuaded will engage the attention not only of all ranks in this island, but the learned and ingenious in every part of Europe. For what was the Stratford Jubilee ? not a piece of farce and rhodomontade, as many of the envious foes of our Roscius attempted to make us believe, but an elegant and truly classical celebration of the memory of Shakespeare, that illustrious poet, whom all ages will admire as the world has hitherto done. It was truly an antique idea, a Grecian thought to institute a splendid festival in honour of a bard « A Letter from James Boswell », London Magazine, Sept. 1769, p. 451.

10. Lettre à Garrick, 2. septembre 1770, (James Boaden, *The Private Correspondence of David Garrick*, Londres, 1831, vol. II, p. 568).

La dernière phrase de Boswell repose sur une alliance de mots ; elle rapproche « *Grecian thought* » et « *bard* », qui appartiennent à deux univers culturels complètement différent, l'un antique et l'autre anglo-saxon. Le mot « bard » est en effet très connoté dans l'Angleterre de l'époque : le poème de Thomas Gray portant ce titre en a fait le symbole de la poésie primitive [11]. A la figure du barde gaélique de Gray, préférant mourir que de se soumettre à l'envahisseur, s'associe bien sûr, après 1760, celle d'Ossian. Shakespeare s'inscrit ainsi éminemment dans la revendication de la dignité du « modèle culturel anglais », qui associe libertés saxonnes et panthéon poétique national.

• Le cygne de l'Avon

Parallèlement à la référence antique, on remarque une insistance très nette sur le caractère vernaculaire du génie du dramaturge : celle-ci s'inscrit dans la tradition du *genius loci*, si importante dans l'art des jardins et les nouvelles théories de l'inspiration qui se développèrent au tournant du siècle des Lumières. On sait que le nouveau style paysager de jardin, qui se met en place au cours du XVIII[e] siècle en Angleterre, fait une large place au caractère préexistant des sites aménagés. « In everything, consult the genius of the place » écrit Walpole, en une formule demeurée célèbre. Il s'agit de respecter les possibilités du site, en les élevant cependant par l'art à la dignité de la belle nature. Le vocabulaire parle d'*improvement*, pour désigner l'activité jardinière dans son ensemble. Mais le *genius loci* a aussi une résonance littéraire : la sensibilité aux particularités locales devient une qualité poétique, à partir de Thomson. Le poète doit donc se mettre à l'écoute du génie du lieu. L'inspiration est ainsi enracinée dans un paysage et il convient que le poète en saisisse les sympathies. L'énergie de la nature peut seule insuffler à ses vers l'enthousiasme poétique. La métaphore fréquente de la harpe éolienne figure cette conception nouvelle de l'inspiration.

Or, de façon significative, l'ode de Garrick, comme les autres textes suscités par le Jubilé, insiste sur l'enracinement de Shakespeare dans le paysage du comté d'Avon. Comme le barde de Gray, comme l'Ossian de Mac Pherson, il est lié à un paysage,

11. Cf. John Dixon Hunt, *The Figure in the Landscape*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1976, Chapitre « The Landscape of the Bard ».

c'est-à-dire à la fois à une nature et à une histoire. Poète de l'inspiration, au-delà des règles, et poète d'une nation, au-delà du canon gréco-latin. Évoquant l'enfance du poète, Garrick déclame :

> 'Tis he, 'tis he ! that demi-god
> Who Avon flowery margin trod
> While sportive fancy round him flew,
> Where nature led him by the hand,
> Instructed him in all she knew,
> And gave him absolute command. [12]

Le lieu des festivités, fruit des circonstances, revêtit vite une importance symbolique, que soulignèrent a contrario certaines satires de la presse. Le génie de Shakespeare étant le fruit du terroir qui l'avait vu naître, c'est donc sur ces lieux qu'il fallait célébrer le grand homme, quitte à faire se déplacer en pleine campagne tout l'élite londonienne. Aujourd'hui encore, la *Royal Shakespeare Company* est basée à Stratford, bien loin des théâtres londoniens.

Le lien essentiel entre Shakespeare et son lieu natal s'exprime par la périphrase « le cygne de l'Avon« (« the Swan of Avon »). L'ode de Garrick file la métaphore de façon significative :

> Sweet Swan of Avon ! ever may thy stream
> Of tuneful numbers be the darling theme ;
> Not Thames himself, who in his silver course
> Triumphant rolls along,
> Britannia's riches, and her force,
> Shall more harmonious flow in song
> [...]
> Our Shakespeare compar'd is to no man
> Nor Frenchman, nor Grecian, nor Roman,
> Their swans are all geese, to the Avon's sweet swan,
> And the man of all men, was a Warwickshire man.
> O Had those bards, who charm the list'ning shore

12. « An Ode upon dedicating a Building and erecting a statue to Shakespeare at Stratford-upon-Avon », London Magazine, Sept. 1769, p. 484.

> « C'est lui, c'est lui ! ce demi-dieu
> Qui foula la rive fleurie de l'Avon
> Accompagné par les jeux de l'imagination,
> Conduit par la main de la nature
> Qui l'instruisit de tout de ce qu'elle savait
> Pour lui donner tout pouvoir. »

Of Cam and Isis, tun'd their classic lays,
And from their full and precious store,
Vouchsaf'd to fairy Avon praise ! » [13]

Les vers de Garrick, ne sont certes pas de la plus haute inspiration poétique, mais ils donnent un bon exemple de la fiction du mythe du « cygne de l'Avon ». On y retrouve la tension déjà analysée entre le modèle antique et la revendication nationale. La périphrase lie l'auteur à la rivière qui arrose Stratford, mais elle est calquée sur une autre périphrase, désignant un auteur antique canonique : c'est Virgile, qualifié traditionnellement de « cygne de Mantoue ». L'hyperbole est d'ailleurs poussée à son terme : comparés au cygne de l'Avon, tous les autres poètes ne sont que des oies criardes.

Le « volontarisme » présent dans le Jubilé apparaît bien aussi dans le passage cité : Garrick affirme que la modeste Avon possède la même dignité littéraire que la Tamise, souvent célébrée par les poètes augustéens (que l'on pense à Thomson ou à Gray), mais il est obligé de reconnaître que les poètes formés au modèle antique et issus d'Oxford et Cambridge ne l'ont pas chanté... Il s'agit bien de créer de toute pièce un mythe local.

Le Tourneur, dans sa préface, s'inscrit dans le même mouvement, et le passage qui contient l'occurrence du mot romantique établit le lien entre Shakespeare et le paysage naturel. C'est dans le spectacle de la nature que l'écrivain a trouvé son inspiration, c'est donc ce même spectacle qui peut donner la vraie dimension de son imagination créatrice. Modulé différemment,

13. London Magazine, Sept. 1769, p. 485-486.
« Doux cygne de l'Avon, doux cygne de l'Avon, que ta rivière.
Soit toujours le thème préféré des vers mélodieux.
La Tamise elle-même, qui dans son cours argenté
Transporte sur ses flots tiromphants
Toutes les richesses et la puissance de Britannia,
Ne coule pas avec plus d'harmonie dans un chant poétique. [...]
On ne peut comparer notre Shakespeare à personne,
Ni à un Français, un Grec ou un Romain ;
Leurs cygnes ne sont que des oies, comparés au doux cygne de l'Avon.
Et l'homme qui surpasse tous les hommes, était un homme du comté de Warwick.
Ah ! si seulement ces bardes qui charment les rives attentives
De la Cam et de l'Isis avaient accordé leurs chants antiques
Pour tirer de leur trésor débordant
Quelque éloge consacré à l'Avon ! »

on retrouve le même thême : le génie de Shakespeare est celui de la nature même :

> Ce n'est pas seulement au sein d'une ville et sur le sofa qu'il faut lire et méditer Shakespeare. Celui qui voudra le connaître, doit errer dans la campagne, le long des saules qui avoisinent le hameau, s'enfoncer le long dans l'épaisseur des forêts, gravir sur la cime des rochers et des montagnes ; que de là il porte sa vue sur la vaste mer, ou qu'il la fixe sur le paysage aérien et romantique des nuages, alors il sentira quel fut le génie de Shakespeare, ce génie qui peint tout, qui anime tout. [14]

Il ne s'agit plus d'apprécier un auteur en fonction d'une tradition littéraire, selon des critères esthétiques, mais de faire l'expérience, par l'imagination, de la qualité d'une inspiration. Le passage est moins novateur par l'usage du mot « romantique », que par la définition d'une nouvelle attitude face à l'œuvre littéraire, qui entraîne aussi une nouvelle conception de la gloire littéraire.

- La reconnaissance de la gloire littéraire

Les spectateurs européens du temps perçurent la dimension nationale du Jubilé de Stratford et y virent un exemple à suivre de consécration du talent littéraire. L'ampleur des sommes engagées avait frappé les esprits. Le Mercure de France écrit : « Les dépenses qu'on a faites à cette occasion sont immenses et montrent l'enthousiasme des Anglais pour leurs grands hommes et leur admiration pour leur talent » [15]. Voltaire et le Tourneur se rejoignent pour une fois pour avouer que la Grande-Bretagne sait reconnaître le talent et honorer dignement ses gloires littéraires :

> Vous n'ignorez pas qu'on vient d'établir une espèce de jeux séculaires en l'honneur de Shakespeare en Angleterre. Ils viennent d'y être célébrés avec une extrême magnificence. Il y a eu, dit-on, des tables pour mille personnes. Les dépenses qu'on a faites pour cette fête enrichiraient tout le Parnasse français.
> Il me semble que le génie n'est pas encouragé en France avec une telle profusion. J'ai vu même quelquefois des petites persécutions être chez les Français la seule récompense de ceux qui les avaient éclairés. [16]

14. Le Tourneur ; *op. cit.*, « Discours des préfaces », p. cxviii.
15. « Fête de Shakespeare », Décembre 1769, p. 180-186.
16. A Chamfort, 27 septembre 1769 (Theodore Besterman, *Voltaire's Correspondence*, Genève, Oxford, 1953-1965, D. 15921).

> La mémoire de Shakespeare est chère à l'Angleterre, elle le restera tant qu'on y conservera le goût du théâtre ; l'hommage qu'on vient de rendre à la mémoire de ce grand homme est sans doute inouï ; il doit faire honneur à la nation qui en a donné l'exemple : un pays où l'on honore ainsi les talents doit les voir naître et multiplier en son sein. [17]

Le Tourneur consacre d'ailleurs la fin de son évocation du Jubilé à un vibrant appel au mécénat royal. Cela montre bien la nouveauté de l'idée de Garrick : il n'est pas usuel que le discours de la gloire tel qu'il s'exprime à Stratford s'applique à la personne de l'homme de lettres. Sa gloire n'est pas usuellement célébrée par des événements symboliques publics, à la différence de celle des souverains, que les entrées, les pompes funèbres, déploient dans l'actualité urbaine.

Le Tourneur insiste sur la nécessité d'une telle reconnaissance :

> Mais un superbe obélisque, un grand monument d'honneur, qui frappe les regards de la société entière, élevé à la distance d'un siècle à l'autre dans le champ des beaux-arts, en régénère le sol, y réchauffe toutes les semences du talent et suffirait presque seul sans autre culture, pour entretenir la fécondité de plusieurs générations. [18]

L'hyperbole finale, à la limite de l'*adynaton*, souligne ici l'importance extrême qu'accorde Le Tourneur à l'idée du monument au poète. Au sein du discours d'autorité que constitue la célébration de la gloire, l'écrivain revendique une place nouvelle. De la Renaissance aux Lumières, se modifie la figure de la gloire littéraire. Le poète de cour était un *instrumentum gloriae* : une gloire indirecte rejaillissait sur lui lorsqu'il célébrait le souverain. Au dix-septième siècle, l'idée de la postérité d'une œuvre, à l'exemple des auteurs antiques, s'était affirmée : les classiques rêvaient d'une semblable survie dans la mémoire des hommes. Au dix-huitième siècle, si les écrivains, et les philosophes revendiquent hautement leur statut d'arbitres de la gloire [19], s'ils aspirent à être lus par les générations futures, ils veulent aussi que leur personne atteigne, et si possible de leur

17. « Jubilé », p. xxxiii. Alors que le texte du « Jubilé » est le plus souvent un collage de citations anglaises traduites, il est ici de la plume de Le Tourneur.

18. « Jubilé », p.xxxvi.

19. Cf l'article « Gloire » de l'Encyclopédie, rédigé par Marmontel.

vivant, le statut de figure glorieuse, réservé jusque là au héros, au saint et au souverain. Le Jubilé de Stratford inscrit dans les faits cette reconnaissance symbolique de la gloire littéraire, objet des aspirations de l'homme de lettres. Il est un des premiers exemples de manifestation publique de ce que Paul Bénichou a justement appelé le « Sacre de l'écrivain ».

L'ode de Garrick établit un parallèle complexe entre Alexandre et Shakespeare, qui ne se comprend en profondeur que par cette volonté de mettre l'homme de lettres au-dessus du héros militaire, dont Alexandre est l'archétype :

> Tho' Philip's famed unconquer'd son
> Had every blood-stain'd laurel won ;
> He sighed, that his creative word,
> Like which that rule the skies,
> Could not bid other nations rise,
> To glut his yet unsatiated sword,
> But when our Shakespeare's matchless pen,
> Like Alexander sword, had done with men ;
> He heaved no sigh, he made no moan,
> Not limited to human kind,
> He fired his wonder-teeming mind,
> Rais'd other worlds, and beings of his own ! [20]

Le conquérant assoiffé de gloire ne peut atteindre son but que par le sang. Il n'a aucun pouvoir créateur, et son œuvre est tout entière du côté de la destruction. En revanche, Shakespeare, dans son combat pour la gloire, ne fait aucune victime, mais donne naissance à un monde imaginaire. La plume l'emporte sur l'épée dans le *certamen gloriae*, ce qui bouleverse les hiérarchies symboliques traditionnelles. L'écrivain est décrit comme un demi-dieu, et Garrick avait d'ailleurs prévu un

20. London magazine, Sept. 1769, p. 486.
Bien que le célèbre fils invaincu de Philippe
Ait conquis tous les lauriers sanglants imaginables,
Il soupirait, car sa parole ne pouvait pas,
Contrairement à celle qui gouverne les cieux,
Ordonner à d'autres peuples de se lever
Pour apaiser son épée insatiable.
Mais quand la plume incomparable de notre Shakespeare,
Comme l'épée d'Alexandre, en eut terminé avec les hommes,
Il ne poussa aucun soupir ni aucun gémissement ;
Son esprit fertile en merveilles
N'était pas limité au genre humain,
Son feu fit naître de nouveaux mondes et de nouvelles créatures.

défilé des personnages des pièces de Shakespeare pour exprimer la fécondité de cette imagination créatrice. On touche ici à une thématique que développera le mythe romantique de Shakespeare.

• Le ministre et l'idole

Le Jubilé de Shakespeare consacre aussi une autre gloire, celle de Garrick, l'acteur shakespearien par excellence. Ce que célèbre finalement le Jubilé, c'est la remise par Garrick d'une statue de Shakespeare à la ville de Stratford, acte qui, autant qu'à la gloire du dramaturge, contribue à la renommée de l'acteur. Celui-ci s'instaure grand prêtre du culte shakespearien. La divinité de Shakespeare s'étend aussi au génial interprète. Boswell décrit ainsi Garrick déclamant son ode :

> Garrick, devant l'orchestre [...] inspiré par une élévation sublime de l'âme, regardant de temps à autre la vénérable statue de Shakespeare, apparaissait plus que lui-même. Pendant qu'il déclamait l'ode, et voyait les multiples passions et sentiments qu'elle contenait se communiquer à tous ceux qui l'entouraient, semblait en extase, et nous donnait l'impression d'être un mortel transformé en demi-dieu, tel qu'on peut le lire dans la mythologie païenne [21]

L'acteur participe ainsi de la gloire du créateur qu'il sert. Il tira d'ailleurs du Jubilé un divertissement scénique représenté au théâtre de Drury Lane, où il répétait son ode et mettait en scène la procession des personnages de Shakespeare qui n'avait pu avoir lieu à Stratford. La pièce connut un des succès les plus durables du siècle, avec pas moins de quatre-vingt-dix représentations. Ainsi se prolongeait, pour la plus grande gloire de Garrick, le triomphe du Jubilé.

Les contemporains étaient tout à fait conscients de cette dimension de l'événement de Stratford. Certains compatriotes de l'acteur s'en irritèrent, mais la plupart des réactions continentales furent favorables. Suard déclare : « C'est sans doute un

21. « Garrick, in front of the orchestra[...] inspired with an awful elevation of the soul, while he looked from time to time at the venerable statue of Shakespeare, appeared more than himself. While he repeated the ode, and saw the various passions and feelings which it contains fully transfused into all around him, he seemed in ecstasy, and gave us the idea of a mortal transformed into a demi-god., as we read in the Pagan mythology ». London Magazine, dec 1769, p. 453.

grand homme que Shakespeare, mais sans David Garrick, William Shakespeare aurait bien des pouces de moins. » [22] L'abbé Morellet donnait à Garrick du « mon cher Shakespeare » et l'abbé Bonnet résume les choses en une formule lapidaire : « La postérité placera le ministre à côté de son idole dans le même temple » [23] C'est sans doute la première fois que se trouve glorifié avec autant d'éclat un acteur, personnage dont la renommée était jusque-là aussi vive qu'éphémère, étant donné le discrédit durable jeté sur la profession par les autorités civiles et religieuses. Le Jubilé de 1769 est ainsi une date clé dans la revendication du statut de l'acteur dramatique.

• La gloire de Voltaire ou comment répondre au Jubilé ?

Le Jubilé de Stratford ne pouvait que provoquer la réaction de celui que les cercles parisiens considéraient comme *la* gloire dramatique du XVIII[e] siècle, Voltaire. On sait qu'il était, sur le plan littéraire, considéré avant tout comme un maître de la tragédie, l'émule de Racine ou Corneille. La gloire de Shakespeare, dont la dramaturgie est à l'opposé de la formule classique, ne pouvait que porter de l'ombre à Voltaire. Ce dernier, qui avait été l'un des premiers Français à s'intéresser au dramaturge élisabéthain, n'avait pas attendu 1769 pour lui devenir franchement hostile. Il ne réagit cependant pas immédiatement au Jubilé. Son irritation ne se déploya pleinement qu'avec la publication du *Shakespeare traduit de l'Anglais* de Le Tourneur. Il n'est pas question ici de retracer les épisodes de ce combat qui opposa le patriarche de Ferney au cygne de l'Avon. [24] Nous voudrions simplement mentionner les tentatives françaises pour répondre, dans le même domaine des manifestations symboliques, au Jubilé anglais.

Les amis de Voltaire voulurent d'abord organiser un jubilé similaire, puis ériger une colonne en son honneur. Les deux projets échouèrent, et l'on se limita à une souscription pour une statue du grand homme par Pigalle. Celle-ci finit par aboutir, mais l'événement n'eut évidemment pas la portée du Jubilé.

22. Boaden, *op.cit.*, p. 568.
23. Deelman, *op.cit.*, p. 46.
24. Les ouvrages anciens de J. Jusserand (*Skakespeare en France sous l'Ancien Régime*, Paris, 1898) et T.R. Lounsbury (*Shakespeare and Voltaire*, Londres, 1902) demeurent de bonnes sources pour l'étude de ces questions. On consultera aussi avec profit l'étude J. Grieder (*Anglomania in France, 1740-789*, Genève, Droz, 1985) qui rétablit le contexte de la polémique.

L'élection à l'Académie française, que des raisons politiques avaient longtemps retardée, eut enfin lieu, et le lendemain, la première d'*Irène*, en mars 1778, fut l'occasion d'un hommage qu'on a dit improvisé. Un buste de Voltaire fut amené sur scène et couronné de laurier par les acteurs de la pièce. L'un d'eux lut un texte rédigé à la hâte à la gloire de l'écrivain [25]. La reprise de bien des éléments du Jubilé fait douter de la spontanéité du geste, qui ressemble bien à une réponse tardive à la cérémonie anglaise.

Voltaire devait mourir peu après, et c'est en novembre 1778 qu'eut lieu ce qui se rapproche le plus d'un Jubilé français. La loge maçonnique des Neuf Sœurs organisa en effet une séance publique pour célébrer la mémoire du grand homme. Elle entendait ainsi répondre au refus d'inhumation en terre consacrée par les autorités religieuses. Cette loge était avant tout un club littéraire et artistique ; elle comptait la plupart des artistes en vue de l'époque qui voulurent honorer l'un des leurs [26]. Bachaumont offre dans ses *Mémoires secrets* un compte rendu de la cérémonie. Le schéma général de la cérémonie est assez semblable à celle de Stratford : le point central en est la récitation d'un éloge versifié, accompagné de musique. Le cadre en est aussi une architecture éphémère, sorte de chapiteau-auditorium :

> Après avoir passé sous une voûte étroite, on trouvait une salle immense tendue de noir dans son pourtour, et dans son ciel, éclairée seulement de tristes lampes, avec des cartouches et des transparents, où l'on lisait des sentences en prose et en vers, toutes tirées des œuvres du frère défunt. Au fond se voyait le cénotaphe. [27]

La Dixmérie lit un éloge de Voltaire. Bachaumont en critique la diction :

> Le seul endroit où il se soit animé et ait mis un peu de chaleur, a été dans son apostrophe aux ennemis fougueux de son héros, où, après avoir dit tout ce qui pouvait les toucher, les attendrir : « Si sa mort enfin ne vous réduit pas au silence, a-t-il ajouté, je ne vois plus que la foudre qui puisse en vous écrasant vous y forcer.

25. Voir l'article de William Marx, « Le Couronnement de Voltaire ou Pétrarque perverti », *Histoire, Economie, Société*, 2001, 2, p. 199-210.

26. Sur cette loge, voir l'étude de Louis Amiable, *La Loge des Neuf Sœurs*, Paris [1897], 1989.

27. *Mémoires secrets*, entrée du 9 novembre 1778.

> A l'instant des coups redoublés de tonnerre d'opéra se sont fait entendre. Le Cénotaphe a disparu, et l'on a plus vu dans le fond qu'un grand tableau représentant l'apothéose de Voltaire. [28]

La mise en scène théâtrale innove sur les célébrations de Stratford. Elle est symbolique du détournement de schémas religieux et mythologiques de glorification : la cérémonie anticipe une apocalypse, où se révèle la vérité des réputations. Voltaire sort symboliquement du tombeau, et rayonnant de lumière triomphe de l'erreur et du fanatisme, tandis que la France lui rend hommage. [29] La glorification de Voltaire emprunte au vocabulaire le plus traditionnel de l'emblématique glorieuse, inspirée à la fois par la tradition du portrait mythologique royal, répété cent fois sur les plafonds de Versailles, et celle de la glorification baroque de la sainteté, qui se déploie aux voûtes des églises romaines. La toile de Robert Edge Pine qui commémore le Jubilé [30] se place au contraire dans l'ici-bas du théâtre, tout en ouvrant sur l'imaginaire : l'éloquence de l'acteur récitant son ode à Shakespeare fait apparaître, en une évocation quasi magique, les personnages créés par le dramaturge. Le vocabulaire iconographique est tout différent : l'imagination scénique se trouve magnifiée, et la création littéraire mise au premier plan. Voltaire apparaît dans le tableau français pour ce qu'il est, un philosophe militant bien plus qu'un auteur dramatique : en même temps que son apothéose célèbre le triomphe de la lumière de la raison, elle marque en quelque sorte l'éclipse de sa gloire de dramaturge : nulle référence n'est faite aux tragédies, qui, pensait-il, le plaçaient bien au-dessus de Shakespeare.

Au-delà des rivalités nationales et personnelles, l'étude du Jubilé de Shakespeare et de ses répercussions permet de dessiner, de façon contrastée, les modalités et les enjeux de la célébration de la gloire poétique dans le dernier tiers du XVIII[e] siècle, avant que les mouvements romantiques européens n'en transforment profondément la signification.

Jean-Louis HAQUETTE
Université de Reims

28. *Ibid.*

29. Cette mise en scène a été reproduite dans un tableau de Dardel, ensuite diffusé par une gravure de Legrand. (BNF, Est. QB1.)

30. La toile, datée de 1782, est inspirée par les représentations du Jubilé à Drury Lane ; elle a aussi été gravée. Deelman, *op. cit.*, fig 14.